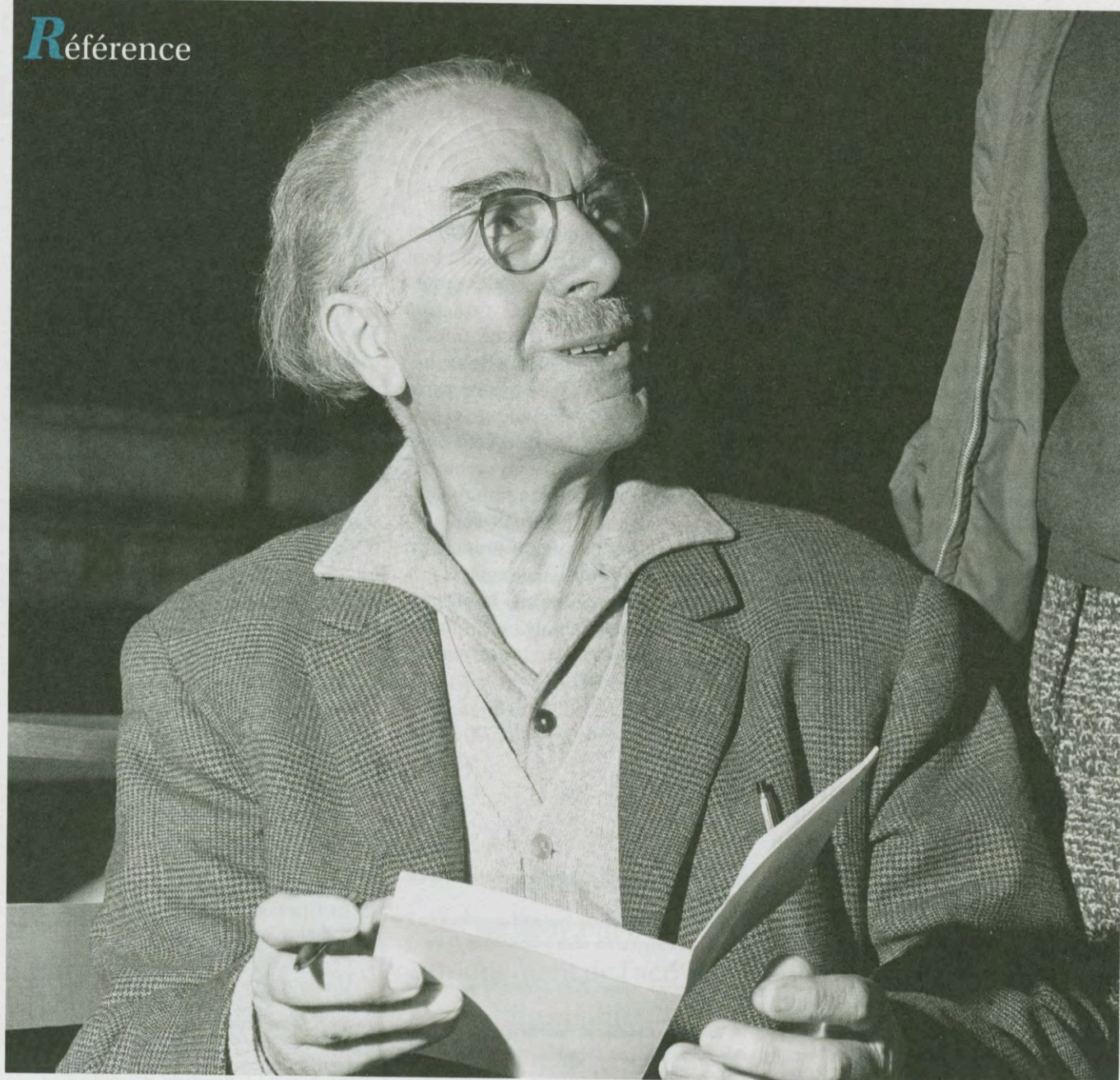




Jean Robère/Gamma/Rapho

Célestin Freinet, le pédagogue militant

Dans un premier 20^e siècle traversé de conflits, Célestin Freinet voulait rendre la société meilleure. Une biographie parue récemment montre que sa pédagogie novatrice, fondée sur l'autonomie et la coopération, est issue de ses expériences de guerre.

MARTINE FOURNIER

Le nom de Célestin Freinet est si connu en France qu'on peut avancer sans risque qu'il fait partie du patrimoine éducatif français. Quel éducateur, ou même quel parent ne l'a entendu prononcé ? Pas toujours de manière positive d'ailleurs, puisque les méthodes Freinet sont classées dans les « pédagogies alternatives », attractives ou répulsives selon les opinions. De fait, il n'existe en France, d'après les déclarations de l'Institut coopératif de l'école moderne (Icem), qu'une quinzaine d'écoles qui pratiquent dans leur globalité les formes d'enseignement prônées par ce pédagogue.

Mais déjà de son vivant, C. Freinet (1896-1966) avait connu un succès qui s'est exporté hors de l'Hexagone, *via* notamment, dès les années 1930, les congrès de la Ligue internationale de l'éducation nouvelle. Dans les années 1960, ses méthodes inspirent le courant de la Pédagogie institutionnelle de Fernand Oury ainsi que nombre de projets libertaires ou autogestionnaires qui se développent dans la mouvance soixante-huitarde. Aujourd'hui, plusieurs de ses techniques ont pénétré l'institution scolaire – sans d'ailleurs toujours en respecter la philosophie ni les finalités.

Une autorité de compétence

La notoriété de C. Freinet se mesure aussi à l'abondante littérature dont il fait toujours l'objet. Lui-même a laissé une imposante bibliographie et pléthore d'articles dans la presse de l'époque d'obédience communiste mais aussi dans les revues pédagogiques militantes qu'il avait fondées (1). À cela s'ajoutent les écrits de son épouse Élise, à qui l'on doit sans doute les réalisations pédagogiques autant qu'à Freinet lui-même. C'est du moins ce que montre le témoignage de leur fille Madeleine qui leur a consacré une vaste biographie dans laquelle se mêlent les souvenirs du quotidien et les actions militantes souvent épiques qui ont ponctué la vie mouvementée de ce couple d'instituteurs (2). Si l'on veut comprendre la pédagogie de C. Freinet, on ne peut s'en tenir à ses œuvres théoriques. Sa genèse s'enracine

dans les expériences de vie de ce pédagogue qui fut avant tout un praticien. Au-delà des récits quelque peu hagiographiques de ses admirateurs (parfois appelés avec humour « freinétistes »), l'ouvrage de l'historien Emmanuel Saint-Fuscien, paru en 2017, montre que le « pacifisme » dont C. Freinet s'est réclamé et dont découlent ses méthodes a été tout relatif, dans un climat marqué par deux guerres mondiales, la guerre d'Espagne et les guerres scolaires que le couple a affrontées (3).

C. Freinet naît en 1896 dans un village de l'arrière-pays provençal. Son père est agri-

lorsqu'arrivent des armes nouvelles dont il doit enseigner le maniement en tant que chef de section qu'il réussit à mobiliser l'intérêt de ses subalternes. Lui-même passionné par ces nouveaux armements, il obtient ce qu'il appellera « une autorité de compétence ».

Dans l'affrontement du Chemin des Dames, une balle lui transperce le poumon et lui vaudra, en tant qu'ancien combattant, une invalidité à vie de 70 % en même temps qu'une reconnaissance officielle dont il se réjouit dans ses carnets : « *Jeune aspirant qui s'est vaillamment comporté au combat du 23 octobre 1917. Très grièvement blessé en enlevant la position ennemie à la tête de sa section.* »

L'imprimerie à l'école

Au sortir de la guerre, C. Freinet se décrit « *affaibli, essoufflé, incapable de parler en classe plus de quelques minutes* ». Il se retrouve mal à l'aise devant les élèves, ce que ses premières inspections ne manquent pas de signaler. Cette fois encore, le revirement va venir de la technique. Nommé dans le petit village de Bar-sur-Loup en 1920, il installe dans sa classe une imprimerie (technique déjà utilisée en Suisse et en Belgique dans les pédagogies nouvelles). Cette innovation va être au cœur de toute la pédagogie de C. Freinet : les élèves rédigent leur propre texte à partir d'événements qui les ont marqués (C. Freinet initie la pratique du « texte libre ») ; chaque jour, on en choisit et en corrige un ou deux qui viendront enrichir le « livre de vie » de chaque élève. Très vite complétée par la linogravure, l'imprimerie permettra de développer la correspondance avec d'autres écoles, ainsi que le journal scolaire, qui installe la communication avec le monde extérieur. L'imprimerie devient école de rigueur et de coopération. Elle mobilise des compétences scolaires, comme la rédaction ou la maîtrise de l'orthographe, de la grammaire et de la ponctuation. Elle permet aux enfants de collaborer selon leur âge (les classes rurales comportent plusieurs niveaux) dans les tâches techniques telles que l'agencement compliqué des caractères et de la mise en page, l'encrage et ▶

◆
Au sortir de la guerre,
C. Freinet se décrit
« *affaibli, essoufflé,
incapable de parler en classe
plus de quelques minutes* ».

◆
culteur, sa mère tient l'épicerie du village. Dans ce milieu profondément rural dont il restera imprégné, le jeune C. Freinet, bon élève, suivra le cursus des enfants du peuple : certificat d'études, puis brevet supérieur qui l'envoie à l'École normale d'instituteurs de Nice en 1912. Dans une ambiance annonciatrice de la guerre, l'enseignement baigne dans un imaginaire militaire. Les chroniqueurs de l'époque comparent l'autorité de l'enseignant dans sa classe à celle de l'officier : « *Entre la fêrule et le galon* ». Est-ce la raison pour laquelle, mobilisé comme tous les jeunes de son âge en 1915, il est volontaire pour suivre à Saint-Cyr une formation d'aspirant officier ? Envoyé au front en 1916, ses carnets attestent de ses premières expériences de l'autorité. Il fait partie de ces sous-chefs, mal reconnus voire méprisés par leurs supérieurs et brocardés par une armée de soldats indisciplinés, qui font peu de cas de ses ordres. Ce n'est que

► l'impression proprement dite. En rendant sa classe « active », C. Freinet invente sa célèbre « pédagogie coopérative » qu'il ne va cesser de faire évoluer.

Loin d'une pédagogie sans autorité – comme on le lit parfois à son propos –, C. Freinet transforme la relation maître-élève. De même qu'il a pu faire la démonstration de sa compétence avec le fusil-mitrailleur, il encense, dans ses articles, la « machine » grâce à laquelle il mobilise sa classe, souligne E. Saint-Fuscien. « *L'autorité véritable de l'éducateur sera considérablement augmentée du fait de son intime collaboration à la vie des enfants* », écrit-il dans *L'Imprimerie à l'école*. Pour lui, les élèves turbulents et inattentifs, que lui-même a connus dans ses premières années d'enseignement, sont la conséquence des pratiques autoritaristes et d'« *inutiles contraintes* » (4).

Une pédagogie coopérative

Chez C. Freinet donc, plus d'entrées en rang, d'alignements de pupitres, ni d'es-trade centrale pour affirmer l'autorité du professeur. La classe devient « un lieu de vie ». On y trouve des espaces-ateliers réservés aux diverses activités, le jardin dans lequel les élèves cultivent et élèvent des animaux. On sort observer les artisans du village et la campagne environnante. Les élèves pratiquent la menuiserie, la maçonnerie lorsque nécessaire (ils participeront à la construction de l'école de Vence), les activités artistiques, la cuisine, et tout cela est rapporté dans le journal scolaire. Les enseignements du français, de l'histoire et de la géographie, des sciences s'enracinent dans les pratiques de la vie paysanne et l'étude du milieu. L'apprentissage du calcul subit la même transformation radicale : on découvre les règles à travers la mesure des champs, la pesée des produits, le calcul d'un prix de revient...

L'imprimerie, le journal scolaire, la correspondance interscolaire, ou parfois les visites lointaines, tout cela coûte de l'argent qu'il faut se procurer. La coopération scolaire naîtra de cette double exigence : motiver le calcul, faire fonction-



Enfants en classe devant leur casse d'imprimerie.

ner les ateliers de l'école. La coopérative devient un lieu de réflexion, d'élaboration de projets, de prises de décision, de comptabilité. Son fonctionnement requiert des élèves responsables élus et des réunions régulières où chaque enfant peut s'exprimer. Ainsi, les techniques de communication scolaire deviennent l'instrument d'une formation civique par des actions concrètes.

« *C'est en forgeant qu'on devient forgeron.* » Ce vieux proverbe artisanal disait bien naguère la nécessité primordiale de mettre l'apprenti dans le bain du métier, l'enfant et l'adolescent dans le bain de la vie, pour qu'ils se forment par l'expérience et la pratique souveraines. [...] Seule l'école s'est, de tout temps, inscrite en faux contre ces sages conseils », écrit C. Freinet. C'est par le « *tâtonnement expérimental* », notion centrale dans sa pensée, que l'élève devient l'auteur de ses propres acquisitions. Tout apprentissage doit répondre à une ques-

tion que l'enfant se pose, explique-t-il, soulignant par là l'importance de la motivation (encadré p. 57).

La guerre scolaire de Saint-Paul-de-Vence

La fin des années 1920 marque une véritable embellie dans la vie de C. Freinet. En 1926, il se marie avec Élise, elle-même institutrice et peintre, qui va partager ses engagements et ses combats. Le couple est nommé à Saint-Paul-de-Vence.

Les initiatives pédagogiques de C. Freinet suscitent des rapports d'inspection élogieux et il obtient la reconnaissance de nombreux pairs avec qui il correspond. Il discute avec les grands pédagogues de l'époque : Adolphe Ferrière, Roger Cousinet, Ovide Decroly... Il crée sa Coopérative de l'enseignement laïc (Cel) et écrit de nombreux articles.

Devenu profondément antimilitariste et pacifiste, C. Freinet croit à la pédagogie

comme moyen de transformer l'humanité, et de dépasser le capitalisme exploiteur et fauteur de guerre. Après un voyage en URSS, en 1925, où il visite des écoles modèles où l'on promeut le *self-government* pour forger «l'homme nouveau», il adhère avec Élise au Parti communiste français (PCF). *L'Imprimerie à l'école* devient en 1932 *L'Éducateur prolétarien*, affichant par là son souci de promouvoir l'éducation pour les enfants du peuple.

D'abord bien accueillis à St-Paul-de-Vence, les relations vont très vite se tendre entre le couple Freinet et les autorités locales. Malgré ses demandes incessantes, le maire refuse d'allouer les moyens nécessaires à l'entretien de l'établissement. Dans le contexte politique du début des années 1930, où les mouvements d'extrême droite deviennent particulièrement actifs, des élus municipaux voient d'un mauvais œil s'installer cet instituteur syndiqué, communiste internationaliste, qui pratique de surcroît une pédagogie alternative. Le journal scolaire de l'école, *La Gerbe*, fait état des relations de l'école avec les petits pionniers soviétiques et publie les textes des enfants de plus en plus engagés dans le combat entre leur instituteur et le maire. La publication du récit d'un élève va mettre le feu aux poudres. Celui-ci raconte un rêve dans lequel il tue le maire (C. Freinet est influencé par la psychanalyse et encourage les enfants à raconter leurs rêves). De local, le conflit devient national. C. Freinet devient, aux yeux du village, «l'instituteur bolchevique», «l'agent officiel des soviets». Ses faits et gestes sont surveillés par la police. Une campagne d'affichage invite la population à exiger le départ du maître. Certains parents (15 sur 26) n'envoient plus leurs enfants à l'école. Devant la violence des attaques haineuses, C. Freinet, néanmoins soutenu par la presse de gauche et le syndicat, prend peur. On lui refuse la protection de la police. À la rentrée des vacances de Pâques, l'école est prise d'assaut par les parents hostiles venus chasser l'instituteur sous la conduite du maire. Des pierres volent dans les carreaux. C. Freinet

« L'école doit être l'apprentissage de la vie »

Célestin Freinet développe sa manière de penser et d'agir dans de nombreux livres et revues. Pour lui, les connaissances scolaires peuvent être acquises suivant le même processus naturel que celui qui permet à l'enfant d'apprendre à se tenir debout, à marcher, à parler ou à lire et à écrire. Sa «*méthode naturelle*» s'appuie sur le «*torrent de vie*», cet élan vital qui rend l'enfant curieux, chercheur et expérimentateur.

La théorie sous-jacente aux techniques de C. Freinet a été principalement formulée dans son *Essai de psychologie sensible* (1950) : «*La voie normale de l'acquisition n'est nullement l'observation, l'explication et la démonstration, mais le tâtonnement expérimental, démarche naturelle et universelle.*» Confronté à sa tâche, explique-t-il, l'enfant apprend à force d'essais et d'erreurs.

À la théorie classique qu'il connaissait à travers les expériences de Pavlov, C. Freinet ajoute que l'essai doit être

fait pour répondre à un besoin : «*Il s'agit alors de ne pas séparer les apprentissages du développement de l'enfant et du respect de ses cheminements singuliers et de ses tâtonnements*», écrit-il dans *Les Invariants pédagogiques*.

Comme les autres militants de l'éducation nouvelle, C. Freinet, donc, prône l'apprentissage par la pratique, fondé sur la motivation et l'autonomie. Pour lui, il fallait redonner un sens aux activités scolaires en rétablissant les finalités concrètes des apprentissages. Contrairement à d'autres pédagogues de l'école nouvelle, C. Freinet pensait aussi que ce n'était pas par le jeu que l'on apprend, mais par le travail. ■ M.F.

À lire

- *L'Éducation du travail*
 - *Les Dits de Mathieu*
 - *Essai de psychologie sensible appliquée à l'école*
 - *L'École moderne française*
- Ouvrages réédités dans *Œuvres pédagogiques*, 2 t., Seuil, 1994.

s'approche alors de la grille où se masse une centaine de personnes, armé d'un revolver (qu'il dira chargé), en déclarant qu'il défendra son école et les 14 enfants présents. L'incident ne prend fin qu'avec l'arrivée du commissaire de police de Cannes et de l'inspecteur d'Académie. Ce geste, inconcevable dans le monde scolaire d'aujourd'hui, est cependant assez peu commenté dans la presse de droite comme de gauche et les rapports invoquent plutôt «une maladresse». Selon E. Saint-Fuscien cependant, «*la geste littéraire freinétiste a non seulement gommé l'expérience inaugurale de la guerre, mais elle a aussi contribué à supprimer la part de violence pourtant assumée par Freinet lui-même*» (5).

C. Freinet est déplacé d'office en juin 1933. Il décide alors de quitter l'Éducation nationale et ouvre l'école expérimentale de Vence, de statut privé, qui va devenir

le symbole de sa pédagogie et conférer à son mouvement un succès international.

Le mouvement Freinet en majesté

L'école du Pioullet, construite par C. Freinet lui-même, obtient un statut légal avec l'arrivée du Front populaire au pouvoir (1936). Pensionnat mixte (ce qui est exceptionnel à l'époque en France), elle accueille au départ des enfants de milieu populaire venus de la région parisienne. Mais très vite, l'école vit à l'heure espagnole : en pleine guerre d'Espagne, elle héberge une quarantaine d'enfants de républicains exilés en France. C. Freinet s'engage dans une véritable «*pédagogie de guerre*» (6) en faveur de la lutte antifasciste : quêtes, tombolas, envoi de colis, journaux scolaires, dessins et textes libres sont consacrés au combat des révolutionnaires espagnols.

Freinet/Montessori : des destins contrastés

Pédagogie Freinet ou pédagogie Montessori, quelles sont les différences entre ces méthodes alternatives, toutes deux en marge de l'enseignement traditionnel ?

Déjà de son vivant, C. Freinet avait pris ses distances avec Maria Montessori : il était très critique vis-à-vis d'une « utilisation scolastique » des méthodes actives, lorsqu'elles ne correspondent pas à des situations pédagogiques authentiques, ce qu'il reprochait à sa pédagogie qui, en outre, nécessitait un matériel coûteux pour fonctionner. Écoles et classes Freinet, fidèles au projet de « pédagogie populaire » de leur fondateur, sont présentes dans l'enseignement public, alors que les écoles Montessori sont généralement privées et donc réservées à une certaine élite.

Au final, comment expliquer aujourd'hui le succès des écoles Montessori alors que les techniques Freinet, elles, ne parviennent pas à se multiplier au-delà d'une frange militante ? Aux yeux de Marie-Laure Viaud, spécialiste des méthodes alternatives (1), l'accent mis sur les apprentissages individuels et les rythmes de chaque enfant correspondrait bien à l'évolution de notre société, où « la prise en compte de la singularité de chacun a bien plus d'importance que l'appartenance au collectif ». À l'inverse, la pédagogie Freinet se caractérise, elle, plutôt par des projets collectifs et la socialisation au sein du groupe. De surcroît, elle apparaît plus subversive en défendant une visée émancipatrice et libératrice (2). ■ M.F.

(1) Voir Marie-Laure Viaud, *Montessori, Freinet, Steiner... une école différente pour mon enfant ? Le guide de référence des pédagogies alternatives*, nouv. éd., Nathan, 2017.

(2) Voir Diane Galbaud, « Montessori, moins subversive que Freinet ? », *Sciences Humaines*, n° 288, janvier 2017.

► Ce sont aussi les années (1935-1939) où le mouvement C. Freinet est en plein essor : les réseaux se multiplient, des cours d'été sont organisés à Vence pour la formation des enseignants aux techniques. C. Freinet fait des conférences dans toute la France et utilise l'espéranto pour les échanges internationaux. En 1939, lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale, il est arrêté par les gendarmes de Vence et l'école est fermée. Accusé de subversion active, il passera vingt mois dans des camps d'internement en France, puis en résidence surveillée avant d'entrer dans la Résistance en 1944. C'est pendant la guerre qu'il va écrire ses textes majeurs.

Scissions et exclusions

À partir de 1945, les mouvements d'éducation populaire sont dans l'air du temps. C. Freinet crée en 1947 l'Icem, organisme officiel du « mouvement Freinet » toujours actif aujourd'hui. Il fonde la Fédération internationale des mouvements d'école moderne (Finem), florissante en Amérique latine, en Afrique et en Europe de l'Est. Mais le chemin du pédagogue n'est pas pour autant jonché de roses. Jusqu'à sa mort en 1966, scissions, exclusions vont se multiplier. C. Freinet rompt avec le Groupe français d'éducation nouvelle (GFEN) quitte le PCF en 1950, et sera impliqué dans de nombreuses dissensions d'ordre politique, syndical et pédagogique.

Au terme de cette véritable épopée que fut la vie de ce petit instituteur paysan, handicapé par une blessure de guerre, plusieurs paradoxes surgissent. Le premier est qu'il est parvenu à développer une idéologie pacifiste, fondée dans ses classes sur la libre expression des élèves et la démocratie coopérative, dans un climat de guerre et de conflits quasi permanents dont il a été lui-même partie prenante.

Le second paradoxe n'est pas non plus des moindres : comment sa « pédagogie populaire », si marquée par le contexte historique et son engagement politique – la lutte anticapitaliste et la perspective de construire des lendemains qui chantent – a-t-elle pu survivre aux profondes évolutions sociologiques et technologiques de

la fin du 20^e siècle et du 21^e siècle ?

Pourtant, C. Freinet reste omniprésent dans la réflexion pédagogique contemporaine. Si peu d'écoles en France emploient sa pédagogie sur la totalité du cursus scolaire, de nombreux enseignants la pratiquent dans leur classe. Bien entendu, les techniques se sont adaptées : les ordinateurs ont remplacé l'imprimerie, le journal scolaire et la correspondance se font à travers blogs, courriels et vidéos...

Dans l'Éducation nationale, nombre d'innovations reposent sur les inspirations de ce pédagogue : les classes vertes ou de neige, véritables séjours de découverte du milieu ; les fichiers autocorrectifs (à l'époque de C. Freinet ronéotypés sur des bostols !), destinés au renforcement des automatismes (conjugaison, grammaire, tables de multiplication, etc.), devenus d'attrayants petits programmes informatiques. L'expression libre tout comme la pédagogie de projet sont valorisées. Depuis la loi Jospin de 1989, les directives officielles de l'Éducation nationale recommandent la centration sur l'élève et les méthodes actives se déploient progressivement (7).

Mais c'est certainement le courant de la « pédagogie coopérative » qui perpétue avec le plus de rayonnement et de créativité l'héritage de ce fondateur. ■

(1) Certaines des nombreuses publications de Freinet, *L'imprimerie à l'école*, *L'Éducateur prolétarien*, *La Bibliothèque de travail*, *La Gerbe*, etc. sont numérisées sur le site www.icem-pedagogie-freinet.org

(2) Madeleine Freinet, Élise et Célestin Freinet. *Souvenirs de notre vie*, t. I, 1896-1940, Stock, 1997, et Élise et Célestin Freinet. *Correspondance* (21 mars 1940-28 octobre 1941), Puf, 2004.

Les Œuvres pédagogiques, de Célestin Freinet ont été réunies en 2 volumes par Madeleine Freinet, Seuil, 1994 : t. I : *L'Éducation du travail — Essai de psychologie sensible appliquée à l'éducation* ; t. II : *L'École moderne française — Les Dits de Mathieu — Méthode naturelle de lecture — Les Invariants pédagogiques — Méthode naturelle de dessin — Les Genèses*.

(3) Emmanuel Saint-Fuscien, Célestin Freinet. *Un pédagogue en guerres, 1914-1945*, Perrin, 2017.

(4) *Ibid.*

(5) L'incident est cependant mentionné dans la biographie de Madeleine Freinet, *op. cit.*

(6) Emmanuel Saint-Fuscien, *op. cit.*

(7) Patrick Boumard, Célestin Freinet, Puf, 1996.

Une école Freinet aujourd'hui

Depuis 2001, dans un quartier sensible de la banlieue lilloise, une équipe Freinet a pris les commandes d'un groupe scolaire, sous l'œil vigilant des chercheurs. Les résultats sont au rendez-vous.

Au groupe scolaire Concorde de Mons-en-Barœul, quartier populaire de la banlieue lilloise, on pratique une pédagogie fondée sur l'expression, la communication, l'entraide et la gestion coopérative, depuis 2001. À cette époque, le groupe scolaire est menacé de fermeture en raison des mauvais résultats et de la violence qui y règne, entraînant la fuite des familles. Avec l'accord de la hiérarchie administrative, une équipe d'enseignants du mouvement Freinet propose de mettre en œuvre un projet global, de la maternelle au CM2.

Le statut expérimental de l'école lui a valu de fonctionner durant cinq ans sous le regard vigilant d'une dizaine de chercheurs en éducation qui ont assuré le suivi évaluatif du projet (1). Lourde charge en réalité pour l'équipe de chercheurs, tant les pratiques pédagogiques d'une telle école brouillent les repères classiques ! Pas de traditionnel découpage disciplinaire dans l'emploi du temps, organisé en séquences de « travail personnel » (selon un plan de travail individualisé pour chaque élève) ou moments de travail collectif. Pas d'évaluations « classiques », à base de notes ou de classements. La classe est un lieu de vie ouvert, où les enfants circulent librement pour s'adonner à leurs activités, en respectant la consigne de l'école : parler à voix basse et ne pas déranger les autres. Les conseils d'élèves hebdomadaires, destinés à réguler l'organisation coopérative, élaborent les projets, désignent les responsables du matériel et gèrent les problèmes occasionnés par ceux qui n'ont pas respecté les « lois »



Antoine Devouard/Réa

de la classe. L'école ressemble à une ruche dans laquelle les uns par petits groupes s'adonnent à leur recherche du moment, les autres travaillent en solo sur des fichiers autocorrectifs sur ordinateur, sous le contrôle et avec l'aide des enseignants qui se sont donné pour objectif de ne laisser aucun élève au bord du chemin. De leur propre aveu, les chercheurs n'attendaient pas de miracles en ce qui concerne les performances des enfants de ce quartier difficile et de familles souvent en grande précarité. Pourtant, en cinq ans, les résultats se sont redressés de manière spectaculaire.

Aux évaluations standardisées du ministère (notamment les tests CM2-6^e), l'école, auparavant en perte de vue, dépasse la moyenne des autres écoles de la périphérie lilloise. Violences et incivilités ont

pratiquement disparu.

Arrivés en 6^e dans le collège de la circonscription, les petits anciens du groupe Concorde s'en sortent bien, montrent également les recherches. Un de leurs atouts réside dans leur autonomie dans le travail et la capacité d'analyse à laquelle ils ont été accoutumés (2). ■ M.F.

(1) Les recherches, dirigées par le didacticien Yves Reuter, ont été menées par le laboratoire Théodile (université Lille-III) et l'IUFM-Nord-Pas-de-Calais jusqu'en 2007.

(2) Pour plus de détails sur cette expérimentation, voir Martine Fournier, « Enquête sur les pédagogies alternatives », *Sciences Humaines*, n° 179, février 2007.